

La guerre au Paléolithique : longtemps une idée molle

François BON

Résumé : Il en est un peu de la question de la guerre comme de celle de la pensée symbolique de nos ancêtres préhistoriques : l'inventaire des interprétations produites à son égard en dit souvent plus long sur l'idéologie des préhistoriens que sur l'assise archéologique de son existence... Que la guerre soit réfutée aux temps paléolithiques (pour mieux souligner alors la violence prétendument consubstantielle des sociétés néolithiques) ou bien au contraire défendue comme un trait immanent des comportements humains depuis les origines de notre lignée, les visions qui en découlent sont riches d'enseignement sur l'évolution de notre représentation de ces sociétés et de leurs acteurs. Quoiqu'il en soit, la principale leçon qui ressort de l'examen d'une série de textes puisés dans la littérature préhistorienne des années 1860-1950 est de montrer que l'évocation de la guerre au Paléolithique, si elle a souvent été avancée, est longtemps restée une idée molle, que ce soit en l'absence d'une véritable enquête sur les preuves de cette pratique ou du point de vue des conséquences de son existence supposée pour penser les sociétés de cette période.

Mots-clés : historiographie, guerre paléolithique, paradigme mou.

INTRODUCTION

Enfant des années 1970, plus tard étudiant auprès d'enseignant-e-s pour lequel-le-s la thématique du conflit en Préhistoire n'était pas véritablement un sujet, je reconnais ne m'être jamais particulièrement intéressé à la question de la guerre dans les sociétés de chasseurs-collecteurs nomades du Paléolithique européen. Et si d'aventure des étudiant-e-s de Toulouse lisent ces lignes, il leur sera facile de confirmer que ce domaine est virtuellement absent de mes cours. Aussi, lorsque les organisateurs de cette rencontre m'ont sollicité, je me suis demandé ce que je pourrais bien dire sur un sujet dont je ne maîtrisais que de très loin l'historiographie.

Pourtant, force est d'admettre que cette thématique, alimentée au fil des deux dernières décennies par une importante littérature scientifique, est désormais sous les feux de l'actualité, même si cela concerne bien davantage les sociétés du Néolithique que celles du Paléolithique (Guilaine et Zammit, 2001 ; Baray *et al.*, 2011 ; Dias-Meirinho, 2011 ; Patou-Mathis, 2013 ; Demoule, 2017 ; Lehöerff, 2018). Dans ce même ordre d'idées, et cela embrasse alors cette fois-ci pleinement les millénaires de la Préhistoire ancienne, il faut également citer le

travail mené sur ce sujet par J.-C. Favin-Lévêque (2020), auquel je vais d'ailleurs emprunter une partie du dossier documentaire. Je me limite là à la seule production francophone, tout en soulignant l'importance qu'a eue, il y a près de trente ans, la publication de l'ouvrage de L. H. Keeley, *War before civilization*, qui contribua grandement à valoriser ce thème (Keeley, 1996). Ajoutons encore que cette thématique a également été récemment alimentée par des réflexions sur l'anthropophagie dans certains contextes paléolithiques, dont le plus bel exemple est fourni par l'étude conduite par B. Boulestin et D. Henry-Gambier à propos de témoignages du Paléolithique supérieur (Boulestin et Henry-Gambier, 2019). Enfin, il convient de mentionner encore que l'anthropologie de P. Clastres (1977) a pu être mobilisée à propos de la vocation guerrière éventuelle de certaines catégories d'armes dans des contextes encore plus anciens (Metz, 2015, p. 183-185).

Cette revue d'exemples montre que la question de savoir si la violence interhumaine a pu, oui ou non, être un moteur de structuration voire d'évolution des sociétés paléolithiques est donc actuellement discutée dans plusieurs travaux récents, contribuant à orienter l'interprétation de certains faits archéologiques. Cette perspective tend par exemple à alimenter des hypothèses sur les stra-

tégies territoriales des populations de cette époque, leurs pratiques funéraires, ou plus largement de traitement du cadavre, comme sur l'élaboration technologique d'une partie de leurs équipements potentiellement dédiés à la guerre. Dans les lignes qui suivent, je ne chercherai toutefois pas à entrer dans le champ de ces interrogations actuelles. Suivant une démarche plus strictement historiographique, il s'agira de se demander si, en définitive, et même si l'on n'a pas su en tirer toutes les conséquences auparavant, cette considération sur la place de la violence est si nouvelle en soi. En d'autres termes, l'introduction de ce thème est-elle en effet récente, ou bien l'existence de conflits en Préhistoire paléolithique était-elle auparavant tacitement admise sans que l'on cherche pour autant à en explorer le sens, les motivations et les conséquences ? Pour cela, je me concentrerai sur des références glanées au fil de la littérature préhistorienne des années 1860 à 1950, en me restreignant au contexte de la recherche française.

1. BON SAUVAGE OU BÊTE ANCESTRALE (OU COMMENT SE REJOUE, DE FAÇON ASSEZ CARICATURALE, L'OPPOSITION HOBBS/ROUSSEAU) ?

Au milieu du XIX^e siècle, avant même que les premières découvertes archéologiques commencent à donner un peu de chair à ces populations anciennes que l'on désignera bientôt comme « paléolithiques » (Lubbock, 1865), la cause était déjà entendue : voici nos préhistoriques survivant dans une nature hostile dont ils ne parviennent à déjouer les pièges qu'à l'aide de leur ruse (primitive cependant) et de leurs armes (rudimentaires évidemment). Mais sont-ils pour autant belliqueux les uns envers les autres ? Est-ce dans l'essence de l'humanité que de lutter contre son semblable ? Telle n'est pas l'opinion de G. de Mortillet (1821-1898) qui, dans une tournure assez rousseauiste et, surtout, suivant sa volonté de démontrer que les travers de l'humanité découlent de l'invention récente de la religion, laquelle n'était nullement inscrite dès l'origine dans l'esprit humain, conclut : « Ces hommes, peu nombreux, n'avaient pas à se combattre entre eux ; la guerre était inconnue. Sans idées religieuses, de folles terreurs ne venaient pas troubler [ni] pervertir leur imagination » (Mortillet, 1883, p. 601).

Cette opinion, pour influente qu'elle soit si l'on en juge par l'aura de son auteur à son époque, n'est cependant pas unanimement partagée, et plusieurs de ses contemporains, en particulier du côté des auteurs chrétiens, insistent au contraire sur la violence immanente de l'humanité, à l'image de ces citations du marquis de Nadaillac (1818-1904) et d'A. de Quatrefages (1810-1892) : « La lutte et la guerre, faut-il encore le répéter, ont toujours été le triste apanage de l'Humanité ; notre brillante civilisation n'a pu, nous ne le savons que trop, les éviter ; durant ces temps de barbarie auxquels on a donné le nom d'âge de Pierre, elles étaient l'état normal et pour

ainsi dire nécessaire. Mais nos ancêtres ne se contentaient pas de tuer leurs ennemis, ils se nourrissaient de la chair des vaincus et de trop nombreux faits ne permettent pas de douter que les premiers habitants de l'Europe ne le cédaient en rien sous ce rapport aux cannibales, dont les voyageurs racontent aujourd'hui encore les hideux festins » (Nadaillac, 1881, p. 206).

« Le chasseur, par suite même de ses habitudes de lutte, sera inévitablement guerrier ; la guerre n'est au fond qu'une chasse à l'homme. Chez lui toute discussion pour un terrain de chasse deviendra aisément une guerre, car il s'agit de sa subsistance. Cette guerre sera sans merci, car tout prisonnier est pour lui non seulement inutile, mais nuisible ; c'est une bouche à nourrir. Le chasseur le tuera ; et pour peu que la passion d'une part, l'amour-propre de l'autre entrent en jeu, il le fera périr dans des tourments supportés avec une héroïque fermeté » (Quatrefages, 1877, p. 331).

L'évidence de la guerre est également soulignée par plusieurs autres auteurs de cette époque afin d'expliquer la présence de blessures osseuses sur certains vestiges humains, à l'image de cette citation de P. Broca (1824-1880) commentant son observation des fossiles de Cro-Magnon (Dordogne) de la façon suivante : « Les habitants des Eyzies se montrent à nous comme une population aux mœurs violentes, car si la blessure du vieillard a pu à la rigueur n'être qu'un accident de chasse, celle de la femme a été évidemment produite par une main meurtrière » (Broca, 1868, p. 356-357).

Quelques années plus tard, É. Piette (1827-1906) nous offre à son tour une peinture de la violence censée régner à cette époque, d'après la découverte de fragments de crâne effectuée lors de ses fouilles dans la grotte de Gourdan (Haute-Garonne) : « Il est donc évident que ces restes sont ceux d'individus tués dans les champs dont les chasseurs de Gourdan rapportaient seulement les têtes dans la grotte. Il est probable que lorsqu'une tribu étrangère ou quelques individus isolés venaient dans leurs cantonnements de chasse, ils leur livraient combat pour rester seuls possesseurs de la vallée où pullulait le gibier. S'ils tuaient un de leurs adversaires, ils lui coupaient la tête et la rapportaient comme un trophée dans la grotte. Là on la scalpait et on en mangeait le contenu. Peut-être même, sans en manger le contenu [l'auteur semble en effet avoir peu d'appétence pour la pratique de l'anthropophagie], on jetait, sans s'en inquiéter davantage, les crânes dépouillés de leurs cheveux dans les tas d'ordure, où les pieds de ceux qui allaient et venaient les brisaient bientôt » (Piette, 1873, p. 408).

Toutefois, dans ces mêmes décennies de la fin du XIX^e siècle, la mise en scène de conflits entre sociétés humaines paléolithiques demeure discrète, voire absente, dans beaucoup d'autres écrits. Ainsi, par exemple, parmi les contributions de l'ouvrage collectif intitulé *L'homme fossile en France*, que cosignent plusieurs des pionniers de l'invention des études préhistoriques, ce thème n'apparaît pas ; si des armes sont décrites, elles sont toujours associées à l'activité de chasse lorsque leur fonction supposée est mentionnée (Boucher de Perthes *et al.*, 1864).

C'est d'ailleurs ce qu'explicite l'un de ces auteurs, J. Boucher de Perthes (1788-1868), lorsqu'il écrit dans un autre ouvrage contemporain : « Tout annonce que l'état de guerre date des premiers temps de la population de la Terre, mais c'était la guerre d'une espèce contre une autre espèce, et les meurtres fraticides n'étaient que des cas isolés. Les hommes n'étaient pas assez multipliés pour qu'ils eussent à se disputer le sol [...]. L'homme vivant en peuplades séparées par d'immenses solitudes, n'était pas en guerre avec l'homme. [Grâce à ses armes, il n'était bientôt] plus en butte aux menaces des autres espèces qui avaient à le craindre ; il vivait en paix : ce fut l'âge d'or de la barbarie » (Boucher de Perthes, 1864, p. 441-442).

Dans un même ordre d'idées, dans son ouvrage de synthèse publié vingt-cinq ans plus tard, et tandis que les connaissances se sont entre-temps beaucoup développées, É. Cartailhac (1845-1921) n'y fait nullement allusion : aucune évocation explicite de conflits durant le Paléolithique n'est mentionnée, tandis que le chapelet des armes associées à cette période, notamment à l'époque de l'« âge du renne », est encore systématiquement rapporté à l'activité de chasse (Cartailhac, 1889). C'est donc fort logiquement que, dans les mêmes années, les ouvrages de vulgarisation ne s'en font pas davantage l'écho, à l'image de *L'homme primitif* de L. Figuié (1819-1894), qui connut une forte diffusion et contribua à bâtir un imaginaire préhistorique auprès du public (Figuié, 1873) : la lutte pour la vie de ces humanités ancestrales, abondamment illustrée de façon épique, est résolument tournée contre les fauves effrayants, non envers leurs congénères. Soulignons au passage que la reconnaissance des premières œuvres d'art mobilier ne contredit pas cet état de fait, bien au contraire : alors que l'on fait à l'époque une lecture assez littérale de ces créations artistiques, aucun motif ne vient illustrer une quelconque scène de conflit.

2. QU'EN EST-IL JUSTEMENT DE LA STRUGGLE FOR LIFE ?

On serait en droit de considérer que cette relative absence du rôle accordé à la compétition violente entre en contradiction avec un modèle pourtant prégnant à cette époque, théorisé par C. Darwin (1809-1882), celui de la « lutte pour la vie » (Darwin, 1859) – a fortiori lorsque ce principe est érigé en moteur de l'évolution des populations non seulement animales mais aussi humaines, contribuant à bâtir ce que l'on appellera bientôt le « darwinisme social ». Cette perspective appliquée à l'humanité – qui s'éloigne de la pensée de C. Darwin, comme nous allons le voir – est de fait défendue par plusieurs anthropologues de l'époque, tel P. Topinard (1830-1911) lorsqu'il écrit : « De toutes [les causes déterminant l'évolution des sociétés], celle qui tient le premier rang, qu'il faut aborder immédiatement et qui réagit le plus sur toutes les autres est la concurrence pour la vie la plus large et la plus rémunérée, si merveilleusement décrite par Darwin chez tous les êtres, à laquelle

l'homme à l'état social n'échappe pas plus que l'homme à l'état de nature, et qui, dans sa forme la plus violente, est précisément le militarisme [...]. La lutte de Darwin revêt dans les sociétés deux formes en effet l'une à l'extérieur, entre sociétés rivales, l'autre à l'intérieur entre les éléments constitutants de la société » (Topinard, 1900, p. 206).

Cette vision s'éloigne en effet de celle de C. Darwin car, pour lui, la compétition pour la vie exprimée par sa théorie de la sélection naturelle paraît, chez l'humain, occuper une place bien moindre que celle de la sélection sexuelle (Darwin, 1871). Il en découle l'importance accordée au contrôle des femmes par les hommes, pouvant certes entraîner une compétition entre ces derniers afin d'y parvenir, mais non l'existence de conflits généralisés. C'est en quelque sorte la vision que l'on retrouve chez l'un des théoriciens de cette époque sur le rôle de la guerre dans les sociétés humaines, C. Letourneau (1831-1902), lorsqu'il évoque les périodes préhistoriques sur fond de comparatisme ethnographique : « [...] On calomnierait les primitifs en se les représentant comme des fauves, affamés de chair humaine et guerroyant sans cesse pour s'en procurer [...]. On peut même inférer que, tout à fait à l'origine des sociétés humaines, les clans étaient d'humeur plutôt pacifique et que leurs guerres avaient un caractère juridique. Telle est, aujourd'hui encore, la forme la plus ordinaire des conflits armés en Australie [...]. Entre petites sociétés sauvages, les torts subis par les uns, infligés par les autres, sont le plus souvent des attentats individuels : des violations d'un territoire de chasse, des rapt de femmes, en résumé des délits suscités par la faim ou par l'amour [...]. [C'est la répétition de ces représailles qui] finit par créer dans la mentalité des primitifs le goût, l'habitude, le besoin de la guerre, lequel grandit démesurément au cours de l'évolution sociale. Les premiers clans n'avaient encore à défendre que des territoires de cueillette, de pêche ou de chasse ; ils n'avaient à protéger que la personne de leurs consanguins. Aussi longtemps que subsista ce primitif état des choses, la guerre ne pouvait enrichir le vainqueur : il n'y avait rien à piller. [...] Quand on fut devenu pasteur ou agriculteur, ces mœurs s'altèrent. Alors on entrevit des *razzias* pour voler les troupeaux, les récoltes, les ustensiles, etc. ; la guerre perdit toute apparence juridique ; le vol en devint le but principal » (Letourneau, 1895, p. 529-530).

Pour illustrer combien le thème de la guerre préhistorique joue un rôle mineur à cette époque (si l'on prend par exemple la fourchette 1890-1900), précisons que ce texte de C. Letourneau est le seul qui suscite un écho sur ce sujet dans la revue de référence d'alors dans le champ de la préhistoire, à savoir *L'Anthropologie*, au travers de la recension de son ouvrage proposée dans la livraison de 1895 par l'un des éditeurs de la revue, R. Verneau (1852-1938). Mis à part cela, si ce thème occupe plusieurs textes d'ethnographie de cette même revue (voir à ce sujet Favin-Lévêque, 2020, p. 101-150), il est virtuellement absent de la plume des préhistoriens proprement dits.

3. AU TOURNANT DU XX^E SIÈCLE : LES MIGRATIONS SONT-ELLES SOURCES DE CONFLIT ?

Les premières décennies du XX^e siècle sont marquées par un virage interprétatif majeur. En lieu et place de l'évolution graduelle – et universelle – prônée auparavant par G. de Mortillet, perspective à laquelle s'étaient rangés de nombreux préhistoriens, se surimpose la vision de mouvements de population introduisant autant de ruptures dans le déroulé des temps préhistoriques. Ce thème alimente notamment la fameuse « bataille aurignacienne » (Dubois et Bon, 2006), qui voit intervenir le surgissement en Europe, de façon assez brusque, de peuples arrivant depuis un ailleurs sur des territoires jusqu'alors occupés par de vieilles humanités autochtones : c'est le sens de la césure introduite entre le « Paléolithique ancien », dont les derniers auteurs sont des Néandertaliens forgeant le Moustérien, et le nouvellement défini « Paléolithique supérieur », inauguré par l'Aurignacien, placé entre les mains d'une humanité moderne, celle de Cro-Magnon. Ce faisant, les dynamiques spatiales se conjuguent aux dynamiques chronologiques pour faire émerger la notion de « cultures préhistoriques » et, pourquoi pas, d'ethnies, ainsi que le résumera plus tard M. Boule (1861-1942) : « [Le Paléolithique supérieur] présente un ensemble de caractères qui lui impriment une grande unité et qui marquent un progrès considérable sur le monde [moustérien]. C'est qu'il y a aussi un véritable contraste entre les Hommes de l'ancien et du nouveau Paléolithique ! Les découvertes de squelettes humains nous mettent maintenant en présence de types vraiment supérieurs. La plupart ont un corps plus élégant, une tête plus fine, un front droit et vaste. Ils ont laissé, dans les grottes qu'ils habitaient, tant de témoignages de leur habileté manuelle, des ressources de leur esprit inventif, de leurs préoccupations artistiques et religieuses, de leurs facultés d'abstraction qu'ils méritent vraiment le glorieux titre d'*Homo sapiens* ! [...] Nous sommes arrivés à un moment à partir duquel l'évolution physique de l'Humanité peut être considérée comme terminée ; le problème des origines humaines perd son caractère zoologique pour devenir purement anthropologique et ethnographique » (Boule, 1921, p. 247-248).

L'un des principaux protagonistes de ce tournant interprétatif est H. Breuil (1877-1961), soutenu par quelques préhistoriens de la génération précédente mais alors en rupture de ban de « l'école Mortillet » (à commencer par É. Cartailhac) et surtout par de plus jeunes défendant à ses côtés l'existence du Paléolithique supérieur (parmi lesquels nous retrouverons bientôt D. Peyrony). Dans le texte consacrant l'invention de cette période, au milieu d'une méticuleuse présentation des données industrielles, géographiques et stratigraphiques sur lesquelles il s'appuie pour y parvenir, H. Breuil explique certains fondements de sa vision de l'évolution des sociétés humaines, où le rôle éventuel du conflit est introduit de la sorte : « Il en devient de plus en plus évident que ce qu'on a

pris d'abord pour une série continue, due à l'évolution sur place d'une population unique, est au contraire le fruit de la collaboration successive de nombreuses peuplades réagissant plus ou moins les unes sur les autres, soit par une influence purement industrielle ou commerciale, soit par l'infiltration graduelle ou l'invasion brusque et guerrière de tribus étrangères » (Breuil, 1913, p. 169 ; cité *in extenso* par Boule, 1921, p. 252).

Ainsi, l'évocation de la guerre préhistorique fait son apparition comme moteur de changements dans le cadre de la vision nouvelle défendue par H. Breuil des dynamiques à l'œuvre lors de la transition entre le Paléolithique ancien et le Paléolithique supérieur. Toutefois, il ne semble guère en analyser les conséquences et, ne serait-ce que dans le registre des transformations industrielles, le rôle des armes est toujours évoqué du point de vue de leur vocation pour la chasse, et non en tant qu'équipement guerrier. Cette ellipse dans la plupart de ses travaux est d'autant plus intéressante à souligner que, à rebours, H. Breuil semble avoir conservé durablement l'idée selon laquelle l'arrivée des populations du Paléolithique supérieur avait dû inexorablement s'accompagner de violences, ainsi qu'il l'exprime en compagnie de R. Lantier (1886-1980) dans le seul manuel qu'il ait rédigé, en l'occurrence vers la fin de sa vie : « Leur [arrivée] en Europe constitue, au point de vue racial, un événement d'importance, unique dans l'histoire de l'Humanité : la substitution, probablement violente, de l'humanité néanthropique à l'humanité paléanthropique, détruite entièrement par les envahisseurs » (Breuil et Lantier, 1951, p. 161). Le thème des migrations intervenues au cours de la Préhistoire paléolithique s'est donc accompagné, dans l'esprit des promoteurs de cette interprétation, du nécessaire recours à la violence interhumaine, à tout le moins d'une compétition territoriale. C'est ce qui a également été mis en scène par un grand « migrationniste », D. Peyrony (1869-1954), lorsqu'il narre les échauffourées intervenues selon lui tout au long des premiers millénaires du Paléolithique supérieur, entre des ethnies ou des « races » concurrentes se disputant la possession de la riante Dordogne, en l'occurrence celle des Aurignaciens (alias Cro-Magnon) et celle des Périgordiens (alias Combe-Capelle) : « L'arrivée des Cro-Magnon envahissant la région obligea les occupants à se regrouper et à se retirer, semble-t-il vers l'est au "Bos del Ser" [en Corrèze]. Les vainqueurs s'installèrent confortablement au Roc de Combe-Capelle, à La Ferrassie, à La Faurelie, commune de Mauzens-Miremont, dans les abris du Poisson, Lartet, Pasquet, Cro-Magnon, La Combe, commune des Eyzies-de-Tayac [etc.] » (Peyrony, 1933, p. 556-557).

D. Peyrony, davantage qu'H. Breuil, en tire quelques conclusions sur l'évolution des industries, associant certaines pointes à des armes employées non seulement pour la chasse mais aussi pour affronter l'ennemi. Mais pas plus que lui il n'y consacre une véritable enquête, comme il aurait pu le faire en soupesant par exemple les arguments en faveur ou non de l'existence de conflits d'après les vestiges humains ou encore l'art figuratif. Bref, là encore, si le conflit paraît aller de soi, au point même de

ne pas avoir à prendre la peine de le démontrer, ses conséquences archéologiques sont pratiquement éclipsées.

Pour preuve, il est intéressant de consulter un volume publié par H. Breuil quelques années plus tard, en 1949, lequel est constitué de 31 scènes figurées – dessinées par lui et chacune accompagnée d'un commentaire de sa main – censées refléter (un peu naïvement, avouons-le) la Préhistoire telle qu'il la connaît, sur plusieurs continents (Afrique, Asie, Europe) : aucune d'entre elles ne figure le moindre conflit interhumain, tandis que les scènes de combats de chasse abondent. Il est toutefois une exception : la figure 26, censée représenter la pratique de l'art rupestre au Levant espagnol, montre la peinture d'une silhouette humaine armée d'un arc courant après un de ses congénères (Breuil, 1949, p. 84-85). Rappelons qu'H. Breuil défendait l'attribution au Paléolithique final de cette production artistique, désormais rattachée au Néolithique (López-Montalvo, 2011). Mais, même sur cette image, les scènes de vie qui entourent l'évocation de la roche peinte nous montrent tout sauf une mise en scène de la guerre, chacun et chacune vaquant à ses occupations quotidiennes, paisiblement pour les femmes réunies dans un campement, plus énergiquement pour les hommes employés à traquer le cerf ou le sanglier, voire de façon acrobatique pour des récolteurs de miel entourés d'un essaim d'abeilles sauvages...

4. LA GUERRE PALÉOLITHIQUE : HISTOIRE D'UN RENDEZ-VOUS MANQUÉ, OU LES DESSOUS D'UNE IDÉE MOLLE

Que ressort-il de cette rapide revue de textes – même s'il faut reconnaître qu'elle ne fournit guère mieux que les bases d'une enquête préliminaire, qu'il serait par ailleurs intéressant de poursuivre pour la seconde moitié du ^{xx}e siècle, avant que la guerre en préhistoire devienne le sujet de plusieurs ouvrages, comme cela a été précédemment évoqué ? Tout d'abord, il apparaît que l'idée de la guerre au Paléolithique, bien qu'elle ait été relativisée voire dénoncée par certains auteurs, est toutefois assez régulièrement présente dans le paysage mental des préhistoriens de la fin du ^{xix}e siècle comme de la première moitié du ^{xx}e. La voici tantôt motivée par un sinistre atavisme humain pour la violence – à l'instar de bien des représentants du règne animal, les uns et les autres plongés dans un combat à mort pour la survie –, tantôt rendue inéluctable par le supposé nécessaire contrôle des femmes, ou bien encore par des épisodes de compétition territoriale.

Il faut toutefois insister sur le fait que l'imaginaire des préhistoriens français de la fin du ^{xix}e siècle à propos de la guerre paléolithique, lorsqu'il est mobilisé selon les motifs évoqués ci-dessus, est étroitement inspiré des cas ethnographiques connus à cette époque. Sous les traits des populations de « l'âge du renne », on ne tarde pas à reconnaître les Iroquois américains ou les Aborigènes d'Australie, auxquels il est d'ailleurs fait explicitement souvent

référence, comme nous l'avons vu par exemple sous la plume de C. Letourneau. Cette remarque est d'autant plus importante qu'elle justifie le fait que lorsque le dialogue entre préhistoire et ethnographie deviendra moins étroit dans la première moitié du ^{xx}e siècle, ou tout du moins que ces références déjà anciennes disparaîtront peu ou prou des bibliothèques des uns comme des autres, préhistoriens et ethnologues, cette vision du rôle de la « guerre primitive » tendra à s'estomper. En ethnologie française, il faudra en effet attendre les années 1970 et le travail de P. Clastres, déjà mentionné, pour retrouver une pensée qui en souligne l'importance. Mais force est d'admettre que, dans les mêmes années, cette perspective sera modestement reçue par les préhistoriens contemporains. Il est d'ailleurs intéressant de constater que P. Clastres critique à ce sujet la vision de celui qui, alors, détient un grand magistère sur la préhistoire française et qui est d'ailleurs lui aussi ethnologue de formation, A. Leroi-Gourhan (1911-1986). Ce dernier conçoit en effet le conflit au Paléolithique comme, au mieux, un avatar de la violence impliquée dans l'activité de chasse, tandis que la guerre proprement dite, domaine auquel il se consacre fort peu et qu'il restreint d'ailleurs à une prédation économique, resterait l'apanage des sociétés du Néolithique, ainsi que le résumant ces passages de l'un de ses textes les plus célèbres, *Le geste et la parole* : « Dans tout le cours du temps, l'agression apparaît comme une technique fondamentalement liée à l'acquisition et chez le primitif son rôle de départ est dans la chasse où l'agression et l'acquisition alimentaire se confondent [...]. Entre la chasse et son doublet, la guerre, une subtile assimilation s'établit progressivement, à mesure que l'une et l'autre se concentrent dans une classe qui est née de la nouvelle économie [agropastorale], celle des hommes d'armes. [En résumé,] l'homme agricole reste pris dans la même coquille que celui des temps obscurs du carnage des mammoths, mais l'inflexion du dispositif économique qui en fait le producteur des ressources le fait aussi tour à tour chasseur et gibier » (Leroi-Gourhan, 1964, p. 236-237).

Mais revenons à la période à laquelle je me suis consacré dans ce bref tour d'horizon historiographique. La mise en scène de la guerre au Paléolithique, lorsqu'elle est proposée par les auteurs de la fin du ^{xix}e siècle et de la première moitié du suivant, paraît donc davantage présumée par des motifs d'ordre philosophique, ou tout simplement inspirée d'un imaginaire sur la prétendue barbarie de ces âges farouches alimenté de références ethnographiques, qu'elle n'est appuyée sur une véritable enquête dédiée à la reconnaissance des traces archéologiques de cette pratique. Signalons qu'il en est exactement de même des auteurs qui réfutent au contraire l'existence de la guerre lors de ces temps reculés : là encore, les arguments archéologiques cèdent le pas devant des considérations non étayées, qu'il s'agisse de la démographie des populations de cette époque, supposément trop faible pour rendre le conflit nécessaire à leurs yeux, ou encore de l'absence de motivations religieuses confinant à décrire un « bon sauvage » dénué de pulsions violentes inspirées par l'irrationnel.

Ainsi, que les auteurs aient défendu ou contesté l'existence de conflits durant la Préhistoire ancienne, la guerre paléolithique reste une idée molle, et ceci à plusieurs titres. Tout d'abord, aucun auteur ne prend véritablement la peine d'argumenter sa position sur une base archéologiquement établie ; d'autre part, même parmi ceux qui reconnaissent son existence, aucun n'en tire véritablement les conséquences sur le plan de l'organisation comme de l'évolution de sociétés censées être plongées dans une violence systémique. L'évocation de la guerre paléolithique, lorsqu'elle est avancée, demeure donc un paradigme que l'on ne cherche pas vraiment à démontrer et, qui plus est, dont on n'extrait pas toutes les conséquences. Voici ce que j'entends par cette expression d'« idée molle » : une perspective laissée au milieu du gué de la démonstration comme des implications qu'elle suggère. Avouons que c'est assez fréquent dans la littérature préhistorienne. Ainsi par exemple, lorsque la religiosité des populations paléolithiques sera finalement avancée au début du ^{xx}e siècle, après qu'ont été reconnus des « sanctuaires pariétaux », et qu'un cortège de « prêtres », de « sorciers » ou de « magiciens » l'accompagnera mécaniquement, on ne prendra guère la peine de se demander dans quelle mesure l'émergence de structures politico-religieuses a pu peser sur la construction des sociétés du Paléolithique supérieur.

Que dire de plus de l'histoire de ce rendez-vous manqué par les premiers préhistoriens avec l'idée de guerre au Paléolithique ? Simplement ajouter que, en définitive, le seul auteur de cette époque qui a durablement inscrit ce thème dans notre imaginaire, et qui en a fait un sujet

en soi, reste Rosny aîné, alias J. H. H. Boex (1856-1940), au travers de son célèbre roman feuilletonné à partir de 1909, *La guerre du feu* (Rosny aîné, 1911). Et encore, reconnaissons que la réception de cette œuvre par les préhistoriens – pour mieux en critiquer l'assise archéologique – doit beaucoup à son adaptation cinématographique de 1981, due à J. -J. Annaud. Ce film suscita en effet de nombreux débats, soupesant les vertus de cette évocation de la Préhistoire comme soulignant son extravagance, mais cette fiction épique demeure quoi qu'il en soit un souvenir plein d'émotions pour beaucoup de ses spectateurs – comme pour l'adolescent que j'étais ! Mais il s'agit fort heureusement d'une fiction (tant mieux pour les Néandertaliens), pas d'un documentaire...

Remerciements : Toute ma gratitude va aux deux relecteurs anonymes de cette contribution pour leur aide significative en vue de son amélioration. Leurs commentaires ont, notamment, substantiellement nourri les discussions par lesquelles elle s'achève.

François Bon
UMR 5608 TRACES, université Toulouse
Jean-Jaurès, Toulouse, France
bon@univ-tlse2.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARAY L., HONEGGER M., DIAS-MEIRINHO M.-H. (2011) – *L'armement et l'image du guerrier dans les sociétés anciennes. De l'objet à la tombe*, Dijon, Presses universitaires de Dijon, 370 p.
- BOUCHER DE PERTHES J. (1864) – *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, tome 3, Paris, Jung-Treuttel, Derache, Dumoulin, Didron, 681 p.
- BOUCHER DE PERTHES J., BOUTIN, CAZALIS DE FONDROUCE P., CHRISTY H., DESNOYERS J., MILNE-EDWARDS H., MILNE-EDWARDS A., FILHOL H., FONTAN A., GARRIGOU F., GERVAIS P., SCIPION GRAS J., HÉBERT E., LARTET E., MARTIN, PRUNER-BEY F., DE QUATREFAGES A., TRUTAT E., DE VIBRAYE P. (1864) – *L'homme fossile en France*, communications faites à l'Institut (Académie des sciences), Paris, J. B. Baillière et fils, 295 p. [précédé d'un appendice par C. Lyell, « L'ancienneté de l'homme prouvée par la géologie »].
- BOULE M. (1921) – *Les hommes fossiles, éléments de paléontologie humaine*, Paris, Masson, 491 p.
- BOULESTIN B., HENRY-GAMBIER D. (2019) – *Les restes humains badegouliens de la grotte du Placard. Cannibalisme et guerre il y a 20 000 ans*, Oxford, Archaeopress, 138 p.
- BREUIL H. (1913) – Les subdivisions du paléolithique supérieur et leur signification, *Compte rendu de la 14^e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques (Genève, 1912)*, Genève, imprimerie Albert Kundig, p. 165-238.
- BREUIL H. (1949) – *Beyond the bounds of history*, Londres, P. R. Gawthorn Ltd, 100 p.
- BREUIL H., LANTIER R. (1951) – *Les hommes de la pierre ancienne*, Paris, Payot, 334 p.
- BROCA P. (1868) – Sur les crânes et ossements des Eyzies, *Bulletins et mémoires de la société d'anthropologie de Paris*, 2^e série, 3, p. 350-392.
- CARTAILHAC E. (1889) – *La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments*, Paris, Félix Alcan Éditeur, 336 p.
- CLASTRES P. (1997) – *Archéologie de la violence : la guerre dans les sociétés primitives*, éditions de l'Aube, 93 p. [texte précédemment paru en 1977 dans la revue *Libre* publiée par les éditions Payot].
- DARWIN C. (1859) – *On the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*, Londres, John Murray, 502 p.
- DARWIN C. (1871) – *The descent of man, and selection in relation to sex*, Londres, John Murray, 475 p.
- DEMOULE J.-P. (2017) – *Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire. Quand on invente l'agriculture, la guerre et les chefs*, Paris, Fayard, 320 p.
- DIAS-MEIRINHO M.-H. (2011) – *Des armes et des hommes : l'archerie à la transition Néolithique-âge du bronze en Europe occidentale*, thèse de doctorat, université Toulouse 2, Toulouse, 692 p.
- DUBOIS S., BON F. (2006) – Henri Breuil et les origines de la « bataille aurignacienne », in N. Coxe (dir.), *Sur les chemins de la Préhistoire. L'abbé Breuil du Périgord à l'Afrique du Sud*, Paris, Somogy, p. 135-147.
- FAVIN-LÉVÊQUE J.-C. (2020) – *L'idée de guerre à la Préhistoire dans l'anthropologie française (1859-1996). Étude historique et mise en perspective (France, monde anglo-saxon)*, thèse de doctorat, Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 698 p.
- FIGUIER L. (1873) – *L'homme primitif*, 3^e édition, Paris, Librairie Hachette et Cie, 492 p.
- GUILAINE J., ZAMMIT J. (2001) – *Le sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique*, Paris, Seuil, 377 p.
- KEELEY L. H. (1996) – *War before civilization: the myth of the peaceful savage*, Oxford University Press, 245 p. [édition française sous le titre *Les guerres préhistoriques*, Monaco, éditions du Rocher, 2002, 354 p.].
- LEHOËRFF A. (2018) – *Par les armes. Le jour où l'homme inventa la guerre*, Paris, Belin, 360 p.
- LEROI-GOURHAN A. (1964) – *Le geste et la parole*, vol. 1 *Technique et langage*, Paris, Albin Michel (Sciences d'aujourd'hui), 323 p.
- LETOURNEAU C. (1895) – *La guerre dans les différentes races humaines*, Paris, L. Bataille et Cie, 587 p.
- LÓPEZ-MONTALVO E. (2011) – La violence et la mort dans l'art rupestre du Levant espagnol : groupes humains et territoire, in L. Baray, M. Honegger et M.-H. Dias-Meirinho (dir.), *L'armement et l'image du guerrier dans les sociétés anciennes. De l'objet à la tombe*, Dijon, Presses universitaires de Dijon, p. 19-42.
- LUBBOCK J. (1865) – *Pre-historic times, as illustrated by ancient remains, and the manners and customs of modern savages*, Londres, Williams and Norgate, 512 p.
- METZ L. (2015) – *Néandertal en armes ? Des armes, et de l'arc, au tournant du 50^e millénaire en France méditerranéenne*, thèse de doctorat, université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, vol. 1, 217 p., vol. 2 (annexes), 178 p.
- MORTILLET G. de (1883) – *Le préhistorique, antiquité de l'homme*, Paris, C. Reinwald libraire-éditeur (Bibliothèque des sciences contemporaines), 642 p.
- NADAILLAC J.-F. de (1881) – *Les premiers hommes et les temps préhistoriques*, Paris, Masson, 528 p.
- PATOU-MATHIS M. (2013) – *Préhistoire de la violence et de la guerre*, Paris, Odile Jacob, 208 p.
- PEYRONY D. (1933) – Les industries « aurignaciennes » dans le bassin de la Vézère, *Bulletin de la société préhistorique française*, 30, 10, p. 543-559.
- PIETTE E. (1873) – Sur la grotte de Gourdan, sur la lacune que plusieurs auteurs placent entre l'âge du renne et celui de la pierre polie, et sur l'art paléolithique dans ses rapports avec

l'art gaulois, *Bulletins et mémoires de la société d'anthropologie de Paris*, 2^e série, 8, p. 384-425.

QUATREFAGES A. de (1877) – *L'espèce humaine*, 2^e édition, Paris, Librairie Germer Baillière et Cie (Bibliothèque scientifique internationale), 368 p.

ROSNY AÎNÉ J.-H. (1911) – *La guerre du feu, roman des âges farouches*, Paris, Eugène Fasquelle, 330 p.

TOPINARD P. (1900) – *Science et foi. L'anthropologie et la science sociale*, Paris, Masson et Cie, 578 p.

VERNEAU R. (1895) – Recension de l'ouvrage de Letourneau « La guerre dans les différentes races humaines », *L'Anthropologie*, 6, 6, p. 719-721.

DISCUSSION

Jean-Marc Pétilion : J'aurais trois petites remarques. Sur ta question à propos des armes de guerre, tout d'abord : effectivement, je n'ai pas connaissance de description explicite qui aille dans ce sens-là. À l'époque dont tu as parlé, on trouve parfois dans la littérature des objets, le plus souvent en matière osseuse, qui sont décrits comme des « poignards », ou des « casse-têtes », qui sont des armes qu'on imagine mal utilisées dans un contexte de chasse. Mais, à ma connaissance, ce n'est pas dit explicitement. Il n'y a pas de développement sur l'usage qui a pu en être fait, même si les mots employés renvoient plus à des armes de guerre qu'à des armes de chasse. Les identifications sont le plus souvent très douteuses : quand on revoit ces pièces aujourd'hui, on n'a pas trop envie d'abonder dans ce sens-là... mais c'est la seule trace [d'éventuelles armes de guerre] que je verrais.

Sur la question du cannibalisme, ensuite, je vais juste faire un petit lien entre deux moments de ton intervention. Tu as parlé de Nadaillac qui reprend les positions sur l'antiquité des conflits et qui y ajoute le cannibalisme, en disant : « Nous n'avons hélas que trop d'indices qui montrent que... ». Je me demande si ce à quoi il pense ce n'est pas entre autres ce qu'a vu É. Piette. C'est contemporain ; c'est du même terrain – Nadaillac est aussi dans les Pyrénées. Quand il dit cela, je me demande si ce qu'il a en tête, même s'il ne le dit pas explicitement, ce ne sont pas justement ces vestiges humains cannibalisés que l'on commence à découvrir à cette époque, entre autres dans les grottes pyrénéennes que fouille É. Piette et que Nadaillac connaît très bien.

Et une dernière remarque, quand tu dis : « On parle de ces pratiques, mais sans en tirer les conséquences », ce qui est étonnant, c'est que même aujourd'hui, à part D. Henry-Gambier et B. Boulestin à propos du Placard, certains collègues étudient ces ensembles avec la même aporie. Il y a d'autres ensembles, comme Gough Cave, qui, du point de vue anthropologique, ressemblent beaucoup au Placard, qui ont toujours été publiés en tant que pratiques funéraires, comme des choses que l'on fait au cadavre, sans du tout poser la question [du cannibalisme]. Alors je ne sais pas si c'est un refus de la poser ou simplement un angle mort de la réflexion, mais je pense que la situation que tu décrivais par rapport à ces questions de cannibalisme est encore largement prévalente aujourd'hui, à l'exception, je le répète, de B. Boulestin, H. Henry-Gambier et peut-être de quelques autres.

Christophe Darmangeat : J'ai une question qui sort un peu de ton exposé, mais que je pose aussi à la cantonade, parce qu'il s'agit d'un point qui me travaille depuis longtemps et pour lequel je n'ai jamais vraiment trouvé de réponse. J'ai le sentiment que, jusqu'aux alentours de la Deuxième Guerre mondiale – c'est plus une approche d'ethnologue que de préhistorien –, il était relativement admis que les chasseurs-cueilleurs pouvaient être violents et qu'ils pouvaient se battre féroce-ment. Je parle en particulier pour le courant marxiste, que je connais plutôt bien,

mais je pense que c'est vrai dans l'ensemble de ce qu'on pourrait appeler les progressistes. F. Engels, G. Plekhanov, les pères fondateurs du marxisme, disent que les chasseurs-cueilleurs se font la guerre. Ils disent même qu'ils se la font de manière plus dure que les sociétés qui viennent ensuite, parce que, exactement comme ce que tu as dit, ils n'ont aucun intérêt à faire des prisonniers. Même M. Mead, au début des années 1940, continue à écrire que, parmi les chasseurs-cueilleurs, certains ne font pas la guerre, mais d'autres oui, par exemple les Australiens. Et ensuite, à partir de l'après-guerre, tout cela se pacifie. S'impose de manière évidente (faussement évidente !) l'idée que la guerre apparaît seulement bien plus tard, avec le Néolithique ou après. Mais je ne connais pas d'exemple de livre qui ait vraiment argumenté dans ce sens. On a l'impression que c'est une idée qui s'installe sans qu'il y ait eu de discussion pour dire : « On a pensé quelque chose de faux pour telle et telle raison, et voilà pourquoi il faut changer d'avis. » Est-ce que c'est parce que j'ignore des choses qui ont été écrites – ce qui serait bien possible, ou est-ce que vraiment ce changement d'opinion s'est produit par glissement et sans que le débat ait lieu ? Quelqu'un a-t-il des éléments sur ce point ?

François Bon : Je pense que tu as tout à fait raison. J'aurais tendance à penser que de manière pas forcément explicite, ni même forcément consciente – mais cela rejoint un peu ma prise de position initiale –, proposer après la Seconde Guerre mondiale que l'humanité soit par essence violente, c'est quand même philosophiquement lourd. On fait vraiment attention à ce genre de choses et, par conséquent, on évacue un peu cette question. C'est comme cela que j'aurais tendance à le voir. Là, je n'ai pas vraiment traité la période des années 1950 chez A. Leroi-Gourhan, mais il y a quelque chose comme cela. Le thème du conflit apparaît par moments, mais en fait il l'évacue très vite en disant en gros que le conflit n'est jamais qu'une forme extensive de la chasse pour aller chercher des ressources. Donc en fait, il n'affronte pas du tout le thème du conflit comme une possible réalité humaine et sociologique forte. Le conflit est cité, mais à ma connaissance, il n'est pas du tout un thème central des travaux d'A. Leroi-Gourhan. J'aurais tendance à penser que c'est évacué parce que, là, c'était trop lourd. Et il est symptomatique que ce thème revienne aujourd'hui.

Sylvain Lemoine : Vous avez commencé par dire que vous n'avez pas regardé la littérature anglo-saxonne, mais, en quelques mots, quelle est son approche ? Est-elle différente de l'approche francophone ?

F. B. : Je serais incapable de vous répondre correctement parce que j'ai une vision trop lacunaire. Je suis désolé. Quelqu'un possède-t-il une vision plus complète ?

J.-M. P. : Ce n'était pas sur ce sujet, mais davantage une remarque dans la continuité de la question de C. Darmangeat et de ta réponse. Il y a une exception dans ce champ post-Seconde Guerre mondiale : c'est P. Clastres, qui insiste vraiment sur la guerre chez les chasseurs cueil-

leurs, avec une lecture très politique (la guerre comme la résistance à l'instauration de l'État). Il critique d'ailleurs explicitement la position d'A. Leroi-Gourhan. Il fait une revue de ce que les préhistoriens ont écrit sur le sujet,

avec effectivement cette idée qu'il n'est pas besoin de parler de la guerre, puisqu'elle n'est jamais qu'une chasse (à l'homme). Une position contre laquelle P. Clastres, évidemment, s'élève résolument.